

elle ressemble à ces ivrognes de la rue qui cheminent en chancelant jusqu'à ce que le moindre choc les fasse tomber !

Il ne reste plus qu'un but à l'auteur, c'est de retarder la chute qu'il prévoit, et qu'un moyen d'y parvenir, c'est de faire entendre, sans paix ni trêve, à cette société engourdie dans ses vices, le tocsin qui lui annonce la catastrophe prochaine au-devant de laquelle elle court, poussée par la fatalité !

La fatalité ! j'étais bien sûr de trouver ce grand mot dans quelques-unes des pages de M. de Foudras ! — Le fatalisme n'est-il pas la religion de Messieurs les *romanciers annalistes* ? (classification inventée par M. de Foudras). Que d'événements, que de livres sont nés avec l'excuse bienheureuse de la fatalité ! — Et je suis certain que les trois volumes où se trouve raconté *un Caprice de grande dame* n'ont pas d'autre raison d'être qu'une aveugle nécessité de médire de la société actuelle, et de montrer ce que peut la fatalité, quand on ne lui oppose qu'une volonté affaiblie par les passions.

Ce caprice, en effet, est tout simplement une horrible action, et j'ai besoin de croire au fatalisme pour le comprendre.

Madame la comtesse de Montgazon aurait-elle pu, sans un entrainement infernal et irrésistible, dîner, souper et se lier..... comment dirais-je?... d'affection avec Arsène Guiscard, la courtisane dépravée et ignoble que tout Paris connaît ?

La sœur de la vertueuse baronne de Saint-Herem, la mère de la charmante et naïve Marguerite, aurait-elle pu, sans un emportement aveugle, au mépris de son titre de grande dame, de son éducation patricienne, se mêler au dévergondage odieux d'une fille perdue, et après l'orgie, continuer avec elle d'indicibles relations ?

Vous voyez bien que la fatalité est un système commode, et que M. de Foudras a bien fait de l'admettre. — Elle lui sert à expliquer des choses impossibles, puisqu'elles supposent chez les femmes ses héroïnes l'abandon du dernier sentiment qui, chez elles, survit à tous les autres, même à la pudeur : l'amour-propre.

Et M. de Foudras, après avoir écrit neuf cents pages sur ce sujet, déclare, avec toute l'énergie d'une conviction arrêtée, que cette histoire de scandale est l'expression fidèle de l'existence parisienne. Et son livre remplit les cabinets de lecture ; il se traduit dans toutes les langues ; on le trouve dans le boudoir de la femme, sur le bureau du mari, dans le pupitre de l'enfant ; on dévore ces chapitres, ces alinéas qui d'abord font germer dans l'âme le doute, et, bientôt après, la